

# Pensées intérieures *et autres limites*

Nouvelles

Il y a les limites que l'on s'est fixées, les limites que l'on nous impose, celles que l'on franchit sans hésiter et celles que l'on repousserait volontiers.

L'homme a naturellement le désir d'explorer, et la vie éprouve les limites : de la raison, du tolérable, les limites d'âge et celles des territoires, celles du corps et celles de la vie. Ce sont les limites qui régissent et nourrissent nos petites pensées intérieures.

Dans ces quatre nouvelles, les personnages sont plongés dans des situations délicates telles que le suicide, la rupture, l'adultère... où ils vont tester leurs propres limites. Sont-elles les mêmes que celles de votre sœur ? De votre banquier ? Peut-être les vôtres ?

Témoignant d'une fine observation de la nature humaine, l'auteur esquisse des portraits et rapporte avec humour les conflits intérieurs qui agitent ses héros.

12 €

Isbn 13: 978-2-35216-067-0



Editions Persée

**Pensées intérieures et autres limites**

Anne-Sophie Guénéguès

# Anne-Sophie Guénéguès Pensées intérieures *et autres limites*

Nouvelles

Les Editions  
**Persée**

# Aujourd'hui, je me tue

Nouvelle autobiographique  
d'un suicidaire très affairé

Fais chier. Y en a marre. Fatigué de cette vie-là.

Fatigué de ma tendre épouse également. Ma femme. Elle ne l'est plus que de nom. Le mien. C'est tout ce qu'elle possède encore de moi, avec quelques photos peut-être. Elle a même retiré son alliance. Ainsi parvient-elle mieux à séduire ses élèves de deuxième année, paraît-il.

Fatigué de ma fille. Est-ce bien la mienne d'ailleurs ? Oui, très probablement, si on en juge par la véhémence avec laquelle elle insulte son père, en me regardant droit dans les yeux. Quand elle m'adresse la parole. Rare.

Fatigué de Madame la Directrice du Département des Ressources Humaines. Une femme acariâtre, beaucoup moins bien baisée que ma femme, vraisemblablement, qui me met à la porte après treize ans de boîte. Rachat par une grande entreprise américaine (en ont-ils des petites seulement ?), compétitivité, flexibilité, pas les moyens d'investir dans des formations... Pour toutes ces raisons, et probablement bien d'autres, seuls les employés bilingues ou presque conservent leur poste sous la nouvelle direction. « Vous comprenez, j'espère ? » Tout ce que j'ai compris à cet instant, c'est que je n'étais même pas presque bilingue et pour ça, j'étais viré, lourdé, foutu à la porte, foutu tout court.

Je pourrais me consoler dans les bras de ma maîtresse si cette dernière n'avait pas récemment décidé de faire un enfant à son mari. Depuis, Madame préfère passer ses cinq à sept à la piscine.

Hier le radiateur de ma voiture s'est vidé sur le parking du supermarché. Juste après que mon portable tombe en panne de batterie. Je suis rentré à pied, avec les produits frais et surgelés. Ma

femme dit que ce n'est pas la peine de faire réparer la voiture. Paraît que « ça ne me fait pas de mal de marcher un peu ! »

Ce soir, les Rozet viennent dîner (une idée de ma femme). Ils viennent aussi jouer au tarot. Il apportera une (bonne) bouteille de Bordeaux en disant « Je serais bien venu avec une bouteille de rosé, mais j'amenais déjà Madame... » Et il rira de son rire gras.

En finir maintenant avec cette vie de chien (toujours à quatre pattes...) aurait le mérite de m'épargner cet éclat de rire. La dernière fois que nous avons joué aux cartes, Monsieur Patrick Rozet m'a battu à plates coutures. Tout banquier qu'il est, je le ridiculiserai ce soir. J'en ai très envie.

Samedi.

Patrick Rozet m'a battu. Il a délicatement posé son 21 d'atout sur le Petit que je venais de balancer alors que la partie ne se déroulait déjà pas en ma faveur. Son rire m'a fait gerber. La soirée s'en est trouvée abrégée. Pas assez à mon goût. A l'heure où j'émerge ce matin, la maison est vide. Il fait gris moche. La journée risque d'être interminable, sauf si je décide d'y mettre un terme.

Le facteur est passé. Je ne peux m'empêcher de me ruer sur le nouveau numéro d'*Ouvertures d'Enquêtes*. Il faudrait mettre un terme aussi à cet abonnement. Je me love dans mon fauteuil préféré, voyeurisme en avant... La maison aura d'autres occasions d'être vide !

Dimanche.

Ma femme voudrait que la pelouse soit tondue. C'est vrai qu'il y a du laisser-aller. J'imagine la tête des voisins répondant aux journalistes « Pourtant, dimanche encore, on l'a vu tondre sa pelouse, tout avait l'air normal, on ne se serait pas douté un instant... » Ce quartier me donne la nausée. Va pour le gazon.

Lundi.

Le facteur sonne deux fois, comme à son habitude. Non, il ne vient pas livrer à ma fille un colis de produits de beauté vendus hors de prix par correspondance. Il a un recommandé à me faire signer. Une mise en demeure pour quelques traites de retard.

Dans une autre enveloppe, la facture du garage (j'ai désobéi !). Je laisserai le soin à ma femme de régler tout ça après mes funérailles.

Une lettre de ma mère également. Elle vient mardi déposer Kiki (accepter de garder Kiki, une idée de ma fille, c'est facile pour elle, elle n'est jamais à la maison !) le temps de son voyage aux Maldives avec Robert. Mardi ? Mais c'est demain !

Mardi.

Kiki est arrivé. C'est le troisième Kiki depuis la mort de papa. Maman a autant de mal à garder un Kiki qu'un Robert. Je hais ce Kiki. Ce chien a le fond méchant. Il serait grand temps de le changer. Je ferais bien d'une pierre deux coups avec cette corde. Pauvre maman, je ne vais quand même pas lui gâcher ses vacances, elle n'en prend pas si souvent...

Quinze jours plus tard.

Coup de fil de maman. Elle est rentrée. Au moins, elle sera bronzée pour mon enterrement. Elle vient chercher Kiki (enfin !) jeudi. Je vais quand même dire au revoir à ma mère.

Mercredi.

Coup de fil de Jacques, mon beau-frère, l'avocat de la famille. Il m'aime bien Jacques. Il a épousé Monique, la sœur de ma femme. Je suis une des rares personnes avec laquelle elle accepte de le laisser sortir. C'est pour ça qu'il m'aime bien, Jacques. Il a des places pour France-Italie au stade de France, ça me dit ?

Samedi.

Thierry Rolland n'aurait pas refusé sa mort après avoir vu la finale de la Coupe du Monde 1998. J'aurais bien accepté la mienne juste après France-Italie, ne serait-ce que pour ne pas avoir à supporter la conversation de mon beau-frère le long du trajet retour aussi.

Un à trois, score en faveur des visiteurs, pas de quoi rendre Jean-Michel Larqué célibataire.

Au volant de sa BM, Jacques m'a longuement fait part de son mépris pour ces footballeurs qui gagnent en un mois ce que lui gagne en un an de *vrai* labeur (les italiques sont de lui). Puis pour ces entreprises qui font des profits et qui licencient. J'ai bien failli me sentir concerné.

J'ai tenté de me lancer dans un calcul savant : De combien d'années devrais-je retarder mon suicide pour percevoir suffisamment d'allocations chômage pour concurrencer un mois de salaire d'un buteur de l'équipe de France. J'ai renoncé.

Jacques criait d'autres chiffres : combien rapporte à l'état l'achat d'un paquet de blondes, d'un plein de super sans plomb, de faire travailler les salariés un jour férié...

C'est à ce moment-là que nous avons frôlé l'accident. Un papi s'est engagé à vingt à l'heure sur la voie où nous étions lancés à plus de cent-quarante (Jacques a le pied un peu lourd quand il est énervé. Les licenciements abusifs et les impôts indirects énervent Jacques). Je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir peur. Comme quoi.

Lundi.

Mes beaux-parents viennent dîner ce soir. Je vais être *adôtable* (Ma belle-mère raffole des accents circonflexes, jusqu'à ses sourcils, épilés-redessinés). J'aimerais être un tout petit peu regretté. Oui, je sais, c'est con.

Mardi.

Un mot laissé par ma femme sur la table du petit-déjeuner contrarie quelque peu mes projets suicidaires de la journée. J'ai une mission.

À dix-sept heures, je suis garé devant le lycée Sainte Marie, j'attends. En suivant des yeux une mini-jupe. Les jambes interminables qui sont dessous marchent vers un adolescent boutonneux. Elles disparaissent au coin de la rue.

Un petit groupe se forme sous l'abribus en face. Parmi toute cette jeunesse, il y a une jolie fille un peu plus grande que les autres. Elle rit à pleines dents. Quelle bouche ! À vendre du dentifrice ou à vanter les mérites de la pomme. Elle parle en replaçant une mèche de cheveux blonds derrière son oreille. Une mèche trop courte pour y rester.

À l'arrivée du car, elle se penche pour ramasser son sac. Son pull est un peu trop ample, et son soutien-gorge un peu trop blanc. Trop blanc pour être honnête.

Le car emporte la fille, et quelques autres. Il avance, passe à ma hauteur. À travers le carreau, je l'aperçois, elle me sourit.

Elle-me-sou-rit.

Je ferme les yeux, je revois l'offrande de cette généreuse et juvénile poitrine, laiteuse et lourde. Ce moment méritait d'être vécu.

La portière côté passager de ma voiture claque. À peine ai-je ouvert les yeux que mes oreilles accueillent un « grouille-toi, papa, je suis à la bourre ! » Bonjour aussi.

J'emmène ma fille à la répétition générale de son spectacle de danse. Bien entendu, elle n'a pas envie que je reste. Elle rentrera avec la mère d'Élise. Cependant, elle émet le souhait que j'assiste à la première, samedi prochain. On peut donc être surpris à tout âge.

Samedi.

Histoire de passer pour le bon père dévoué que je suis, j'ai patiemment attendu.

Et me voici, vers vingt heures, sur le parvis du théâtre, à fumer une dernière cigarette avant d'entrer. Nous sommes quelques-uns, parents, amis et un peu de famille à attendre l'ouverture des caisses. Chose faite, la petite foule s'engouffre dans la chaleur du hall, déboutonne les manteaux, ôte écharpes et gants. Ça parle fort, du froid dehors, du chaud dedans, du prix du billet ou encore du spectacle de l'an dernier. Un groupe de moustachus évoquent la performance de Lyon, en match avancé cet après-midi.

Moi aussi je paie pour voir, et muni du programme de la soirée, je me dirige vers les lourdes portes de velours rouge. Je pousse au lieu de tirer, cela va de soi. Je fais un pas. La porte se referme derrière moi. Et me voilà plongé dans une obscurité chuchotante, je sens quelques regards sur moi, mais je ne distingue rien encore. Le sol est en pente, la chaleur me tourne la tête (À moins que ce ne soit la Malboro, fumée trop vite). A tâtons, je trouve un siège sur la droite et m'y colle. Mes yeux n'ont pas le temps de s'acclimater que déjà la scène est envahie de lumière.

Madame Charal, la directrice de Sainte Marie, est sur scène pour nous souhaiter la bienvenue. « Bienvenue aussi aux retardataires qui viennent de prendre place. » Devant moi, forcément. La seule position confortable que je peux maintenant adopter sur ce siège mal rembourré ne me permet malheureusement pas de voir ce qu'il se passe sur l'estrade. Si je me fie au programme, ce sont les maternelles qui agitent leur popotin sur un air de CloClo.

Je n'ai pas vu davantage la suite. Ce sont les applaudissements post-final qui m'ont réveillé. Il se pourrait même que j'aie ronflé. Le public réclame un final bis. Les papas ont lâché leur caméscopes pour siffler, quatre doigts en bouche (Mais comment font-ils ça?). Les mamans envoient des clins d'œil complices aux pâquerettes géantes et autres coccinelles essoufflées mais souriantes, là-bas, sous les projecteurs. Le public obtient une réédition du final, et tous se rassient gentiment, rallumant caméras et appareils photo.

Moi-même me replace inconfortablement dans mon fauteuil, pour tenter d'apercevoir ma progéniture. Je voudrais la complimenter sur son costume. En appui sur mon coude gauche, la fesse droite dans le vide et la tête à l'horizontal, j'assiste à la chorégraphie très mal en point d'une cinquantaine de demoiselles (Et deux garçons qui n'ont pas choisi théâtre) dont vraisemblablement aucune ne passera professionnelle.

Cela fait donc une centaine de bras et de jambes qui gesticulent en cadence, et une centaine d'yeux braqués sur la droite, en direction de mademoiselle Bernier, leur prof cachée en coulisses, qui s'évertue à les aider de son mieux.

Le rideau se ferme enfin. Les caméscopes regagnent leurs étuis et leurs propriétaires regagnent la sortie.

J'en ai assez vu pour pouvoir me passer des commentaires des autres spectateurs, et c'est avec un réel plaisir que je retrouve le confortable siège de ma voiture, et son silence. Je m'offre une cigarette pour faire durer l'instant, avant de mettre le contact. Elle rentrera avec la mère d'Élise.

Dimanche.

La Grande Vadrouille repasse sur la trois ce soir. Je ne me laisserai jamais de voir ce film. C'est pourtant la dernière fois.

Mardi.

Il paraît qu'un mec s'est jeté sous le métro hier, un qui n'avait rien de mieux à faire. Moi, j'avais RDV chez le coiffeur. On a beau être au bord du suicide, on a quand même sa dignité.

Mercredi.

Un autre oisif a mis fin à ses jours mardi, sous la rame de 11 heures 18, à quelques stations de chez nous.

Assis sur le trône, *Ouvertures d'Enquêtes* sur les genoux, j'entends le téléphone sonner et le répondeur excuser notre absence. Jacques-mon-beau-frère veut que je le rappelle. Il a quelque chose à me dire, « faut qu'on se voie. »

C'est donc avec la joyeuse perspective d'emporter un secret dans ma tombe que je m'endors ce soir.

Jeudi.

Les médias s'emparent du sujet. La presse a cette fois mis à la une ce qui devient du suicide en série :

Il était environ 21 heures hier soir quand le conducteur de la rame de métropolitain 12, reliant la mairie d'Issy à la Porte de la Chapelle, Gilles Lelièvre, 42 ans, demeurant à Meudon, a sursauté en voyant une forme se jeter sur la voie, quelques secondes avant le passage de son train.

«Je l'ai vu sauter comme s'il s'envolait, mais il était trop tard pour que je puisse faire quoique ce soit» dira-t-il plus tard aux inspecteurs venus l'interroger.

En effet, police et gendarmerie ont rapidement été dépêchées sur les lieux. Quelques témoins oculaires ont également été questionnés et la station Volontaires fût aussitôt

fermée au public, afin de permettre aux enquêteurs de comprendre les circonstances de ce qui est le troisième suicide sur cette voie en trois jours seulement.

«Le fait que trois personnes se soient données la mort en se jetant sous le même métro, dans un laps de temps aussi court, oblige mes services, pour notre sécurité à tous, à déterminer s'il s'agit là d'actes individuels et volontaires - avec probablement une part de mimétisme- ou bien si nous avons affaire à tout autre chose» a déclaré le chef de la police en conférence de presse peu de temps après les faits.

Le commissaire Boucot n'a pas souhaité faire davantage de commentaires, mais nous

avons appris de source sûre que la police orientait ses soupçons vers une secte ou une sorte d'hypnotiseur malveillant. Il faut bien entendu rappeler que les trois «victimes» étaient toutes des hommes, blancs de peau, vêtus de noir et qu'aucun des trois ne portait sur lui quoique ce soit permettant de l'identifier.

La mise en relation de cette affaire avec les disparitions signalées aux services de police depuis cinq jours a pour l'instant permis l'identification de la première personne décédée lundi. Il s'agit de Joseph Merlot, sans profession. Ses obsèques auront lieu jeudi à 15 heures, en l'église Notre Dame de Lorette.

Et blablabla. Et blablabla.

Trois colonnes à la une, photo à l'appui. Ça laisse songeur.

Vendredi.

Je lirais bien l'article à la une du journal, bien qu'il n'y ait pas eu de suicide hier sur les voies de la rame 12, mais je vois la BM de Jacques prendre place juste devant le Café du Commerce, où je l'attends, assis au fond de la salle. Quand je pense que j'ai tourné trois fois dans le quartier pour finalement me garer à perpète...

Il est venu avec une bonne et une mauvaise nouvelle.

Il commence par la mauvaise : Ma femme est venue le trouver pour lui demander de s'occuper de notre divorce (Notre divorce ?!! Mais je ne veux pas divorcer, moi !), elle veut la maison et la garde de notre fille (C'est la bonne nouvelle ??). Il a refusé l'affaire mais lui a conseillé un très capable confrère (Je suis rassuré!). « Tu comprends, je vous aime bien tous les deux, je ne veux pas prendre parti. Ça, Monique a dû mal à le comprendre d'ailleurs... »

Je me fous de ce que pense Monique. Je ne veux pas divorcer ! Je veux mourir marié ! Je veux mourir tout de suite.

Mais Jacques ne me laisse pas digérer. Il continue de parler comme si l'important c'était la suite, c'est ce qu'il va dire maintenant qui compte vraiment. C'était comme s'il ne m'avait rien appris, comme s'il ne faisait que me rafraîchir la mémoire, me rappeler le contexte en quelque sorte. Pour mieux contraster avec ce qu'il pense être une bonne nouvelle pour moi :

« Un ami à moi cherche un associé en province. Avec ta part de la maison, tu pourrais refaire ta vie là-bas ! » Refaire ma vie ? Ah non ! Surtout pas. Une fois suffit, je préférerais en faire une autre, merci. Mais ne plus rien faire me semble le moyen le plus sûr d'éviter de faire une connerie.

Jacques ne veut pas que je lui réponde tout de suite. Il veut juste que j'y réfléchisse. Il a déjà parlé de moi à son ami, qui est prêt à me rencontrer, « sans aucune obligation des deux parties. »

J'ai bien envie d'y réfléchir au fond d'un ciné ou dans les bras d'une prostituée. Je prends congé. « Penses-y, vieux ! »

Un quart d'heure plus tard, je vomis mon demi sur le trottoir.

N'empêche, je n'ai pas pu penser à autre chose du week-end. Alors qu'un autre prenait ma place sous le métro samedi après-midi...

Lundi.

C'est mon anniversaire. Un de trop.

Je me lève épuisé et me traîne de la chambre à la salle de bain et de la salle de bain à la cuisine. Combien penseront à moi aujourd'hui ? Cinq, six personnes ? Et sur le lot, combien me regretteront *vraiment* ? Une, deux peut-être...

Sept.

Sept personnes ont pensé à mon anniversaire. Plus que l'an dernier.

J'ai reçu un appel de Jacques à qui j'ai dit que je n'avais pas eu le temps de penser à sa proposition (mensonge). Un de ma mère à qui j'ai dit qu'elle était la bienvenue dès qu'elle le souhaitait (re-mensonge). Un de ma sœur marseillaise à qui j'ai dit que tout allait bien (décidément). Un d'Isabelle, une vieille copine de fac à qui je n'ai rien à dire (c'est vrai). Et un appel de la secrétaire du Dr Leblond, mon dentiste, qui ne pourra pas honorer ses rendez-vous la semaine prochaine.

« Puis-je vous proposer la date du 22, à la même heure, 17 heures 30 ?

— Non, annulez le rendez-vous, s'il vous plaît.

— Vous êtes sûr ?

— On dira que c'est votre cadeau pour mon anniversaire.

— ... Bien, dans ce cas, bon anniversaire. »

Je ne lui ai pas fait dire.

Les autres attentions du jour sont arrivées par la poste : Yves Rocher m'envoie ses meilleurs vœux et une réduction de 50 % sur toute sa gamme eau de toilette pour hommes. Ma marraine (Une vieille tante que ma mère me force à croiser une fois par an depuis toujours) m'envoie les siens avec une écriture penchée et tremblante. Accompagnés d'un billet de cinq euros. Elle est mignonne.

Je n'oublie pas le cadeau de ma femme : Son avocat m'envoie sa demande de divorce et quelque paperasse. Pas de doute, c'est bien sa signature en bas du document. Merci chérie. Quelques feuillets qui pourraient tout aussi bien être inoffensifs... Mais si c'était l'occasion de changer de vie, comme le suggère mon (futur ex) beau-frère ! Me voilà happé par l'espoir. Celui qui fait vivre.

En avait-elle, de l'espoir, la jeune femme qui s'est jeté à son tour sous le métro de la rame 12 hier ?

Mercredi.

Je me lève avant que la maison ne se réveille. J'enfile mes vêtements, disposés sur une chaise hier soir. Je retire ma montre, ma gourmette et ma chaîne. Mon alliance résiste un peu, mais rejoint les sus-nommées dans un sac de congélation.

Je bois mon café. Je lave tasse et cuiller. J'essuie, je range.

De mon porte-feuille, j'extrait les pièces et les glisse dans ma poche. De mon trousseau, je garde la clef de la voiture. Je pose mon portable, mon porte-feuille et mes clefs sur le meuble de l'entrée.

Je tire le verrou et je sors. Quelques mètres encore pour assister au réveil de la capitale. Les éboueurs finissent leur tournée. Les chats sont repus. Les amants ont perdu contre la fatigue. Des chiens promènent des maîtres somnambules. De vampires fêtards se hâtent de rentrer.

Je jette le sac de congélation dans la poubelle de la bijouterie Guignard. Léger, je marche dans Paris. Tous mes sens me disent la fraîcheur matinale, les étalages de fruits et légumes et l'absence sur les trottoirs ; les volets mécaniques arrêtent de monter la garde, les cadenas relâchent leurs efforts, les anges des fontaines cessent de se retenir. C'est le jour.

Je laisse aller mes pas. Les bonnes choses, comme les pires, ont une fin alors je m'assois à la terrasse du premier café, qui ouvre à peine. Je dispose moi-même table et chaise, parasol et cendrier, sous le regard médusé de la serveuse ensommeillée. Elle ne doit pas trouver la température extérieure encore à son goût pour assurer le service en terrasse. Peu m'importe. En ce dernier jour de règne (le client n'est-il pas roi ?), je n'en fais qu'à ma (souveraine) tête.

Le petit café arrive, bien serré dans sa tasse blanche. Suivi de près par le ticket dans sa verte soucoupe. Sur toute la longueur de la petite note, deux bandes vieux rose. Le bout du rouleau.

Je sors un euro et soixante cents de ma poche et les pose sur le ticket qui menace de céder aux courants d'air. Le café bu, j'allume la cigarette du condamné, pas si bonne que ça.

Des attachés case croisent des cartables, alors que moi, les mains dans les poches (*My hands in my pockets*, insistait ma prof au lycée), je remonte la rue Henri Martin jusqu'à ma voiture. J'attrape le périphérique Place des Insurgés pour le quitter Porte de Pantin. Avenue Jean



Jaurès. Boulevard de la Chapelle et de plus en plus de circulation. Je trouve à me garer non loin de la Gare du Nord, je ferai le reste à pied. Je jette la clef de la voiture dans le caniveau. Je vais à Pigalle. A la station de métro Pigalle. Qui est fermée. Oui, j'ai bien lu : La station est fermée au public ce mercredi, en hommage aux victimes qu'on enterre aujourd'hui. Comme toutes les stations par lesquelles passe la ligne 12. Pour déjouer les plans du pseudo-assassin? Et les miens, de plans, on s'en fout ? Merde, alors...

Restent les autres stations. Reste la Seine. Reste moi, assis sur les marches (peut-être surveillé par les flics, qui sait ?), à pester d'avoir oublié clopes et briquet sur la table du Café des Grenelles.

Je rentre dans un bistrot. Tout m'y agresse. Il est loin le petit matin frais. Il y a le bruit de la machine à café, que ne couvrent ni le flipper, ni les aboiements du chien de la boiteuse patronne. Les effluves de la bête, une odeur rance, s'ajoutent à celle du lait chaud et des gitanes brunes. Quelques habitués ont dû se laisser enfermés là hier soir pour être dans un état pareil dès 9 heures et demie ce matin... Malgré la nausée qui me vient, je m'approche du comptoir et demande le téléphone.

Les gosses ont gagné une extra-ball. Une main sur l'oreille et l'autre sur le combiné, je distingue mal les sonneries chez mon correspondant. Je commence à ne pas me sentir très bien, qu'il décroche, bordel !

« Allô...

— ...

— Allô ?

— ...

— Allô !

— Allô, Jacques, c'est moi, j'accepte.

— ...

— J'accepte d'envisager ta proposition. Je veux bien rencontrer le type dont tu m'as parlé. Mais vite.

— Bien, bien. Sage décision... Je vais le prévenir et lui proposer un rendez-vous. Je t'emmènerai si tu veux ? On en reparle au déjeuner, passe me chercher au cabinet vers 13 heures, OK ? »

Et avant même que j'ai eu le temps de répondre :

« Alors, prêt pour un nouveau départ ? »

J'ai raccroché. J'ai laissé quelques pièces sur le comptoir. Il fallait que je sorte. Vite. Je suis sorti, vite. Trop vite. C'est à ce moment-là que le bus de la ligne 12 m'a percuté. Après, plus rien.

## *Ne dites rien à mon frère*

Après plusieurs heures de route, je suis arrivée chez mon frère et ma belle-sœur en début de soirée hier. Je viens ici tous les ans passer une semaine depuis que mon frère et sa femme ont acheté leur jolie maison de ville, cela doit faire quatre ou cinq ans maintenant. J'ai mis un peu plus de temps cette fois pour rejoindre la côte. Il faut préciser que j'ai fait quatre gros arrêts-pipi (ce n'était pas une bonne idée que de boire un thermos de thé pendant le trajet).

Il faisait encore très beau quand j'ai sorti les valises du coffre, je retrouvais les odeurs de pin, de sable chaud, du port proche, de la cabane à chichis. Juste pour m'accueillir, me saluer, un peu de vent souleva ma jupe, releva une mèche de mes cheveux, puis quitta la petite place ombragée dans un bruissement de feuilles.

J'ai installé mes petites affaires, repris possession de la chambre d'amis qui veut bien devenir la mienne de temps à autre. Depuis l'an dernier, mon frère a fait faire quelques travaux et il y a désormais un petit coin toilette (un lavabo et une douche) à la place du grand placard dans la chambre. J'ai tout de suite testé la douche, histoire de me débarrasser de la fatigue de la conduite, j'ai enfilé une robe et suis redescendue, fraîche et heureuse d'être là.

Nous avons pris l'apéro dehors, il faisait bon. Nous avons parlé beaucoup, de tout et de rien, de ma nièce qui devrait bientôt lâcher les auriculaires de ses parents pour explorer le monde seule. Un nouvel univers va lui dévoiler ses secrets, univers que ses parents essaient de rendre le plus sûr possible en condamnant les prises électriques et les portes de placards et en couvrant de mousse les coins des meubles. Nous avons comparé les progrès de Lison avec ceux de mes filles à son âge. J'ai montré des photos.

Nous avons parlé boulot. De mon côté rien de neuf, je suis toujours la secrétaire médicale du même cabinet de généralistes. Mon frère, c'est pareil, il est toujours pharmacien. Enfin préparateur en pharmacie. Par contre, ma belle-sœur vient de changer de service dans la boîte où elle bosse. Il y a eu de la restructuration dans l'air pendant son congé maternité. Son travail est plus intéressant, mais elle regrette l'ambiance de l'étage inférieur. Elle espère profiter de la période estivale pour se rapprocher des rares collègues désœuvrés qui traînent non loin de la machine à café.

Nous avons commenté les dernières nouvelles que nous avons sur les parents, sur la famille élargie. Une naissance est attendue chez une cousine, Alexis l'ignorait. Moi, je n'avais pas entendu parler de l'accident de voiture qui a envoyé notre grand-oncle Donatien à l'hôpital. Rien de méchant, rien que quelques points de suture au front. Si seulement cela pouvait le faire renoncer à conduire. A quatre-vingt-seize ans, presque aveugle et complètement sourd, c'est le

danger public numéro un de son village. Ce bon bougre est une figure emblématique de son patelin. Il a longtemps fait partie du conseil municipal et il a beaucoup œuvré pour la paroisse. Si ce n'est en temps de guerre, il n'a jamais manqué la messe. Ni l'apéro au PMU qui la suit. Depuis trente-cinq ans au moins, il le prend "Chez Alphonse et René". Depuis trente-cinq ans (au moins) il assiste depuis le comptoir aux chamailleries des deux frères qui tiennent le bar, Alphonse et René, de vrais jumeaux. Ils ne peuvent pas se trouver tous deux dans la même pièce sans se prendre de bec. Mais aucun des deux ne survivrait à plus de vingt-quatre heures de séparation ! Ils sont terribles, il faut le voir pour le croire, pires qu'un vieux couple. Malgré leur âge avancé, ils ne parlent pas de retraite. Alors pour quelques temps encore, le dimanche, la population locale devra continuer de fuir les trottoirs quand, vers treize heures trente, le grand-oncle Donatien, presque aveugle, complètement sourd et à moitié ivre, reprend le volant de sa Renault 5.

Mon frère a allumé le barbecue. Il a ouvert une bouteille de vin. J'ai rangé l'apéritif et préparé une salade. Stéphanie a donné son biberon à Lison, l'a couchée. Nous sommes passés à table, qu'Alexis et moi avions dressée dehors. Nous avons bien mangé et bien ri. Nous n'avons pas débarrassé la table tout de suite après le repas. Nous sommes restés là, à finir notre verre de vin, à jouer avec les miettes de pain, à profiter de la douceur du soir. Le soleil semblait ne jamais vouloir aller se coucher. J'étais en vacances.

J'ai bien dormi. Je me suis levée tôt, réveillée par le jour et par les cris des mouettes. J'ai enfilé vite fait mes fringues de la veille, j'ai réuni mes cheveux en une queue de cheval et me suis passée un peu d'eau fraîche sur le visage. Je suis descendue, la maison dormait, à part le chat qui rentrait seulement de ses activités nocturnes. Je suis sortie sans bruit et me suis dirigée vers la boulangerie. Le marché s'installait, ça et là ça criait, ça saluait, ça s'agitait. Il y avait la queue à la boulangerie, elle empiétait même sur le trottoir, petites mamies, joggers sur le chemin du retour, gentils maris attentionnés. Des voisins échangeaient des politesses. L'homme devant moi entamait la lecture de son journal. Mon tour est arrivé vite finalement.

« Et pour madame, ce sera ?

- Deux baguettes viennoises et six croissants, s'il vous plaît. »

Quand je suis rentrée, le chat dormait. Stéphanie et Lison étaient levées. L'odeur du café frais avait envahi la cuisine. Elles chargeaient la table de victuailles : jus d'oranges, confitures, céréales, grappes de raisin, nectarines, beurre, Nutella, sirop d'érable, crêpes, biscottes, pains suédois, fromage blanc, et le biberon de Lison. J'aurais aimé avoir assez d'appétit pour goûter à tout, en réalité je calais déjà après le deuxième croissant.

Quand nous avons tous été repus, douchés et habillés, nous sommes partis faire le marché. Il n'y a pas loin à aller, c'est le marché qui vient à leur porte, investissant la petite place du village et ses halles. J'ai reconnu quelques exposants, à qui j'ai souri. Ceux qui m'ont rendu mon sourire ne l'ont pas fait parce qu'ils me reconnaissaient, je pense. J'ai essayé des lunettes en plastique, des bagues en toc. J'ai offert à Lison un petit moulin à vent : une coccinelle dont les ailes tournent à toute allure. J'ai choisi les melons, Stéphanie a pris une pastèque, Alexis nous a achetés des tourteaux, on a chargé la poussette de Lison de pêches, d'abricots, de tomates, on l'a remplie d'été.

J'ai décidé d'aller à la plage quand Lison est partie faire sa sieste, afin de laisser un moment d'intimité à mon frère et ma belle-sœur. Ils me rejoindront quand la petite sera réveillée, quand le soleil perdra de sa force. Moi je ne veux rien manquer de ses rayons, même nocifs, je suis là pour une petite semaine seulement, je compte bien profiter de la plage à fond. Je suis venue faire une cure de vagues, la mer manque à ma vie de citadine.

Ce sont les premiers soleils. C'est le début de juillet. Cette année, pas de coupe du monde de football pour garder tout ce petit monde devant son téléviseur, au frais, à la maison. Et le Tour de France passe bien trop loin d'ici pour intéresser quiconque à la ronde. Non, ils vont tous venir à la plage cet après-midi. C'est dimanche, il fait soleil, un peu de vent, mais les températures sont douces.

Du point de vue sociétal, c'est fabuleux, la plage. On pourrait naïvement imaginer qu'en maillot de bain tombent les clivages sociaux, que tous, planqués derrière quelques centimètres de tissu et des lunettes de soleil, redevenons égaux. Oui mais non. Il y a toujours des lunettes Courrèges derrière un Elle Décoration, des chaînes en or sur des torsos velus fraîchement débarqués de leur yacht. Et puis il y a aussi des familles sans emploi, mais avec beaucoup d'enfants, qui débarquent avec le parasol, le paravent, le jeu de boules en plastique, le bateau gonflable, le seau, les pelles, les bouées et la glacière, et le chien qui aboie qu'il irait bien dans l'eau lui aussi mais qui restera attaché au parasol. Il y a les petits couples très fonctionnaires qui se passent mutuellement de la crème avant de replonger dans leur Goncourt, il y a les très jeunes couples, vieux étudiants, qui baiseraient bien là tellement ils se chauffent. Il y a les retraités qui ont leur horaire et leur emplacement.

J'aime bien observer les gens à la plage et leur deviner une vie. J'essaie de reconstituer les liens de parenté : « Vu comment il mate sa belle-sœur, il aurait bien envie de la sauter, si ce n'est déjà fait ». Je cherche à savoir lesquels sont urbains, lesquels vivent à la campagne. Je repère les époux qui ne sont pas accompagné(e)s de leur moitié légitime. J'essaie de deviner la profession de mes voisins de serviette. Je tente de trouver depuis combien de temps les couples que j'ai sous les yeux sont formés. Ce qui est dommage c'est de ne jamais savoir si j'ai raison. Parfois, il me prend l'envie de parler à ces gens : « Monsieur, ta femme te trompe ! » ou bien « Je vous signale que votre aîné est en train de nourrir votre bébé avec des algues » mais c'est comme crier « Attention ! » aux héros des films d'horreur à la télévision, ils n'entendent pas.

Ce qui saute aux yeux, à l'heure des maillots de bain, c'est qu'il n'est pas beau de vieillir. Contrairement à toute logique esthétique, c'est quand les seins commencent à tomber que tombent aussi les complexes. Ainsi on trouve sur le sable des groupes d'adolescentes aux corps parfaits, enroulées dans des paréos camouflage, car elles s'imaginent un ventre trop rebondi, des hanches trop larges, une poitrine trop petite. Plus loin des corps adipeux et ridés s'affichent, eux, dans des strings minimalistes. Entre les deux, n'entrant dans aucune de ces catégories, il y a les filles comme moi, qui tentent de dissimuler deux grossesses sous un une-pièce gainant. Tant pis pour le bronzage.

Sous les casquettes, les chapeaux de paille, les bobs, les charlottes de cette étendue de ce sable, dans toutes les têtes, couvertes, chauves, décolorées, bien remplies ou pleine d'eau de mer, il y a des rêves, des projets qui nous tiennent à cœur, des promesses que l'on s'est faites, des trucs que l'on veut essayer au moins une fois dans sa vie, pour ne pas mourir idiot, pour éviter les remords. Pour certains, c'est écrire un livre, pour d'autres, sauter en parachute. En fouillant dans ma tête, on trouverait entre autres :

- prendre des cours de chant
- apprendre à danser le rock n' roll
- apprendre le chinois
- faire une thalassothérapie

- tester l'apesanteur

Parmi les expériences que j'avais envie de vivre, je voulais m'essayer au maniement du cerf-volant. J'en ai trouvé un sur le marché ce matin, tout léger, très coloré, on dirait un papillon, il est très joli.

J'essaie de mon mieux d'appliquer les conseils du vendeur, mais c'est moins évident que l'idée que je m'en faisais. Après quelques vaines tentatives, le papillon prend enfin son envol. Il n'est pas tellement plus simple de le maintenir dans les airs, mais je me concentre, je m'applique. Plusieurs fois, je me surprends à tirer la langue comme quand j'étais petite (il y a plus élégant, j'en suis consciente).

Soudain, quelqu'un tape gentiment sur mon épaule. Je sursaute, je pousse même un petit cri. Il m'a fait peur ce con. Qu'est-ce qu'il me veut ?

« Vous n'avez pas le droit de pratiquer le cerf-volant ici, mademoiselle. »

C'est gentil de m'appeler mademoiselle.

« Ah. Mince alors.

- Vous voyez tous les cerfs-volants sur la gauche ? (Il me désigne de l'index quelques mètres carrés de sable, plus loin) Cette partie de plage leur est réservée, il faut que vous alliez là-bas avec votre papillon.

- Mais je débute seulement, mon cerf-volant va s'emmêler avec les autres, c'est couru d'avance !

- Raison de plus. Comme vous débutez vous risquez de blesser quelqu'un ici, bientôt la plage sera bondée. S'il vous plaît mademoiselle. »

Le type qui me sermonne gentiment est un maître-nageur, ou plutôt une caricature de maître-nageur. Il est taillé en trapèze, les pectoraux moulés dans un tee-shirt blanc, il est bronzé comme s'il rentrait de vacances. Il porte un slip de bain bleu marine, assez bien fourni il semble. Il a les cheveux courts, blondis par le soleil, de belles dents blanches et de grands yeux noirs. Il n'a pas l'air bien vieux.

« Soit. Je reviendrai m'entraîner la nuit et je rejoindrai les autres quand je serai prête.

- Merci mademoiselle. »

Il est reparti vers son mirador.

Que de politesse, j'ai pourtant été loin d'être aimable, moi. Ce n'est pas grave pour le cerf-volant, j'aurais essayé au moins. Et puis j'ai emprunté à ma belle-sœur le Da Vinci Code de Dan Brown, c'est un peu après la bagarre, certes, mais j'ai envie de me construire ma propre opinion, je louerai le DVD du film en rentrant.

Avant de me plonger dans cette saine lecture, je vais goûter l'eau. La mer est bientôt pleine, je n'ai pas loin à marcher pour l'atteindre. Ainsi, je n'expose pas longtemps ma cellulite au regard d'autrui. J'imagine le surveillant de baignade de tout à l'heure s'emparant de ses jumelles pour suivre ma descente. Ce qui me fait contracter les fessiers et redresser les épaules.

Jusqu'aux mollets, pas de problème. J'attends un peu pour m'habituer. Je me crois observée alors je prends sur moi. Je continue d'avancer face aux vagues, tout en me mouillant les bras et la nuque. Allez, go. Tu la trouveras bonne après quelques brasses. De fait. J'alterne les nages. Je fais la planche. Depuis que je n'ai plus le temps de faire du sport, je manque de souffle. Par conséquent, je préfère ne pas trop en faire pour une première baignade. Je reste un peu encore au bord de l'eau, marcher dans les vagues est bon pour la circulation. Une fois que mon maillot est sec, je retourne à ma serviette, que je mets quelques minutes à retrouver. J'avais oublié la montée d'adrénaline qu'on ressent quand on envisage que quelqu'un est parti avec nos affaires. Et le soulagement qui suit quand on reconnaît son sac.

Je m'installe. Je prends mon livre.

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis absorbée par mon livre (Je n'ai même pas remarqué l'arrivée de tout ce monde sur la plage) quand j'entends une voix venue du ciel me dire :

« Ça fait une heure que vous êtes dans la même position, vous devriez changer de face si vous ne voulez pas ressembler à un pot de glace vanille-fraise. Vous voulez que je vous passe de la crème dans le dos ? »

Je me redresse sur les coudes, je cherche l'angle idéal, je fais obstacle au soleil avec une main sur le front, je ferme un œil, et je reconnais... le maître-nageur. Le même garçon, sans son tee-shirt. Bronzé mais un peu moins, musclé sans exagération, trois poils entre les seins.

« J'ignorais que cela faisait partie de vos attributions.

- Je suis en pause. »

Et voilà que le maître-nageur en pause s'assoit à côté de moi, sur le sable. Je ne vais pas restée allongée à côté d'un type que je connais si peu. Je m'assois donc aussi.

« Vous me passez la crème ? » l'index pointé en direction de mon panier. Comme une conne, je lui donne. Il n'a même pas dit « S'il vous plaît ». Il la commente en plus :

« Indice 25. Pâlotte comme vous êtes, vous auriez dû prévoir plus pour vos premiers soleils, surtout en venant à la plage à cette heure. Vous venez d'arriver en vacances ? »

De quoi je me mêle ? Il verse une bonne quantité de crème dans le creux de sa main, et frotte ses paumes l'une contre l'autre.

« Je suis arrivée hier soir. »

Il pose ses mains dans mon dos. Je sursaute.

« C'est froid ? »

Non, ce n'est pas froid. Le tube de crème est en plein soleil depuis deux heures, ça ne peut pas être ça. C'est juste que ça fait bizarre. Le dernier homme à m'avoir touchée devant être mon obstétricien, ce contact spontané avec un membre de la gent masculine m'émeut vraiment. Le coup de la crème dans le dos, c'est pourtant le B.A.BA de la plage, on l'apprend dès la colo. Je ne sais pas bien si je dois me laisser aller à trouver ça bon. Après tout, je n'ai qu'une semaine de vacances par an, ce serait dommage de ne pas en profiter.

« Vous êtes arrivée d'où hier, si ce n'est pas indiscret ? »

Là, on est carrément dans le cliché.

« De Rennes.

- Alors ça ! Moi aussi j'habite à Rennes ! Le monde est petit ! »

Ce n'est pas vrai. Il faut arrêter de dire ça. Le monde est vaste au contraire. C'est nous qui voyons petit. Les gens qui évoluent dans le même contexte onze mois sur douze ont de grandes probabilités d'avoir envie des mêmes loisirs, de vivre les mêmes expériences, de se faire les mêmes plaisirs le douzième mois de l'année. Alors ils se retrouvent aux mêmes endroits, fréquentent les mêmes lieux, s'organisent les mêmes vacances.

« Je suis venu ici faire la saison, mais en vrai j'habite Rennes, je vous assure. Rue Vallot. Vous voyez où elle est ?

- Non, je ne vois pas... A Rennes, j'habite rue d'échange. Je suis venue passer la semaine ici, mon frère vit rue des marronniers.

- Rue d'échange ? Je ne vois pas où c'est non plus. »

Silence.

« Permettez-moi d'être lourd une dernière fois, et après, promis, on repart sur de nouvelles bases ?

- Soit. Essayons.

- Il y a quelqu'un dans votre vie ? »

J'hésite. Je dessine des cercles dans le sable.

« Non. Personne.

- Alors je peux t'inviter à déjeuner demain midi ? »

Ah, on se tutoie maintenant ?

« Je ne sais pas trop...

- Ma pause est finie. Je te laisse réfléchir. Je t'attendrai demain, à midi devant la poste, d'accord ? Midi ? La Poste ? »

Signe de tête. Il a repris le chemin de son perchoir. J'ai repris le cours de mon bouquin. Un peu contente quand même.

J'avais encore le sourire, quand mon frère est arrivé, accompagné des femmes de sa vie.

« Tu es bien souriante, qu'est-ce qui t'arrive ?

- Rien. Je suis contente de te voir, c'est tout. » Vrai, du reste.

Il est midi moins cinq. Hier soir, j'ai calculé. D'un pas nonchalant, il me faut huit minutes d'ici à la poste. Il faut que je parte à moins trois. Cinq minutes de retard, c'est bien. Plus, c'est impoli. Moins, ça fait désespérée.

Si moi j'ai fait un effort vestimentaire, on peut dire que lui, pas du tout. Les fleurs, il les a, seulement il ne les porte pas à la main, mais sur son bermuda hawaïen. Ses claquettes orange sont assorties à son tee-shirt XXL. On dirait un lycéen qui passe les oraux du bac. A son bras je vais faire un sacré bond en arrière (quand **tout le monde** m'appelait encore mademoiselle) Il m'accueille d'un simple « Je suis content de te voir. Tu as faim ? » Pas trop, à vrai dire. J'ai déjeuné tard. Dans le silence qui a suivi le départ d'Alexis et Stéphanie vers leur travail respectif (Lison est déposée chez la nourrice, à deux rues) je me suis rendormie. Une fois levée, j'ai aussi pris mon temps. J'ai petit-déjeuné sur la terrasse.

Nous marchons un peu pour se mettre en appétit, sans savoir encore où nous allons manger. On ressort toujours avec plein d'informations sur l'autre de l'épreuve du restaurant. La façon dont il va le choisir, ce qu'il va commenter sur la carte, la manière dont il mange, ce qu'il aime et comment il se comporte au moment de l'addition.

« Tu veux aller quelque part en particulier ?

- Oui, j'essaierais bien la brasserie du port. Je n'y suis pas retournée depuis que les propriétaires ont changé.

- Vraiment ? C'est là que tu veux aller ?

- Oui, j'ai envie. Ça te pose un souci ?

- Non, non, pas du tout. Après tout, je t'ai laissé le choix. »

Il semble le regretter. Nous marchons vers la brasserie du port tout en commentant la météo et les nombreuses activités praticables dans la région. Avant de pousser la porte du restaurant : « Sure ?

- Sure. »

Nous n'avions pas encore choisi notre table que j'avais compris l'origine de sa réticence. Question intimité, nous devons revoir notre copie. Il est vraisemblablement très connu ici.

« Salut Nico ! Ça va ? »

J'ignorais son prénom. Nicolas, j'imagine.

« Alors, tu ne nous présentes pas? » demande le patron.